

La télévision chez la grand-mère

Jean-François Poirier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/300>

DOI : [10.4000/leportique.300](https://doi.org/10.4000/leportique.300)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1999

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean-François Poirier, « La télévision chez la grand-mère », *Le Portique* [En ligne], 3 | 1999, mis en ligne le 15 mars 2005, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/300> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.300>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

La télévision chez la grand-mère

Jean-François Poirier

pour Adel

- 1 La télé appartenait pour moi au monde de la grand-mère qui avait décidé de l'acheter après avoir vu chez une amie un événement royal. Instinctivement j'aurais dit qu'il s'agissait du couronnement du roi Baudoin, mais en consultant le Robert des noms propres je m'aperçois que ces festivités belges ont eu lieu en 1951, soit l'année de ma naissance, tandis que les noces de Baudoin avec Fabiola ayant, elles, été célébrées en 1960, il est très vraisemblable que ce soit après en avoir vu les images que ma grand-mère se rendit rue de Malleville pour acheter un poste et la table à roulettes avec son bâti tubulaire couvert d'un plateau en formica qui fut la seule concession au temps de l'après-guerre dans son salon 1900 qui comportait piano, pendulette Louis XV, fauteuil et canapé rose à pieds tournés et à motifs satiné sur fond mat, lustre à guirlande de cristaux sans oublier un lampadaire dont le pied était interrompu à mi-hauteur par un petit plateau circulaire qui concentrait sur un napperon le portrait de mon arrière grand-père Savary, une bonbonnière et quelques objets de porcelaine où s'enchevêtraient des fils d'or et des fleurs – pièce de mobilier qui me revint à l'esprit en un éclair quand je vis le film où deux des Marx Brothers échappent à leurs poursuivants en se métamorphosant l'un en vieille dame tricotant et l'autre précisément en lampadaire Belle-Époque. C'est là que je regardais la télévision le dimanche et quelquefois le jeudi après-midi. Ce décor n'est peut-être pas pour rien dans mon sentiment que la télévision n'est pas vraiment moderne, qu'elle est liée au pouvoir matriarcal des grands-mères et qu'elle ramène des images depuis le fond des âges, sorte de miroir magique nous transportant dans un monde d'outre-tombe qui a perdu ses couleurs.
- 2 Dans cet âge bon enfant de la télévision, celle-ci pouvait encore servir à de discrètes manœuvres de séduction à usage privé. Ainsi ma grand-mère était courtisée par M. et Mme Josse et mes parents les suspectaient de vouloir la circonvenir pour capter ses biens, forts modestes au demeurant une fois reconnu que le violoncelle du grenier, qui laissait voir à travers ses ouïes le nom magique de « Stradivarius », était selon toute vraisemblance un faux, Stradivarius semblant n'avoir fabriqué que des violons. Ce mot avait peut-être quand même fait rêver M. Josse comme j'avoue qu'il me fit rêver, de

même que me feront par la suite rêver tous les autres mots, trésor, gros lot, supercagnotte..., qui viennent vous annoncer qu'à défaut de vous libérer de la mort le ciel a tout de même consenti à lever la malédiction du travail alimentaire. M. Josse qui devait participer à un concert où il jouait du violon et qui faisait l'objet d'une retransmission télévisée avait promis à ma grand-mère Clémentine Nivellet de lui faire un clin d'œil « à la télévision ». Mon père avisé de ce que valaient les œillades à l'ère de leur diffusion sur écran pensait qu'il était bien facile de faire la même promesse à plusieurs élues, mais ma grand-mère dont le grand âge n'avait en rien diminué la coquetterie et le goût des hommages, insensible à la tricherie médiatique pourvu qu'elle pût en tirer quelque bénéfice, était intimement persuadée que cette amabilité publique ne s'adressait qu'à elle.

- 3 Je sais avoir vu, dans ce salon de la rue Gounod, *Thierry la Fronde*, *les Aventures de Zorro* et *la Piste aux étoiles* de Gilles Margaritis, mais rien ne devait faire une plus forte impression sur moi que la première séance à laquelle j'assistai chez elle et qui épuisa pratiquement pour moi toutes les ressources d'un art qui ne me passionna jamais et dont je devais faire par la suite un usage plus que modéré. Il s'agissait d'un l'épisode du feuilleton intitulé « L'inspecteur Leclerc ». Il y avait un homme extrêmement angoissé qui était certain qu'on en voulait à sa vie, qui implorait aide et protection et que les policiers considéraient comme un cinglé et essayaient de calmer en faisant mine de le prendre au sérieux et en lui prodiguant de bonnes paroles. Comme de bien entendu on devait le retrouver mort peu après. L'inspecteur Leclerc parti à la recherche de la vérité se retrouvait – tels sont les bouts de l'épisode qui surnagent – à chercher celle-ci en compagnie d'un « témoin » dans une grande bâtisse désaffectée avec un escalier en ciment brut bordée d'une rampe en mauvais état ou qui avait même peut-être été enlevée. Et, soudain, sans que je m'y attende le moins du monde, l'inspecteur avait failli être basculé dans le vide par celui qui l'accompagnait, parce que cet escalier menait probablement à la vérité. J'eus le cœur battant et les tempes battantes, et, les jours et les mois qui suivirent, il me suffisait de repenser à cette tentative de meurtre pour retrouver, intacte, la même frayeur. Je me servais de cette séquence avant de m'endormir comme antidote aux frayeurs nocturnes : les frayeurs provoquées ayant l'avantage sur celles qu'on subit de procurer un certain sentiment de maîtrise, plutôt apaisant, qui nous dispose à nous abandonner sans trop de crainte au sommeil. Les rêves se chargeaient quant à eux de venir entamer mon illusoire sentiment de pouvoir tenir l'angoisse en lisière et je me retrouvais à monter un escalier qui avait le plus souvent la contrariante habitude de rétrécir à mesure que je le gravissais pour se terminer par une porte palière qui parfois se claquait toute seule à mon nez au moment où j'allais la franchir et parfois restait entrouverte mais devait livrer l'accès à quelque chose de si effrayant – sans doute la vérité, comme dans l'inspecteur Leclerc – que je me réveillais en sursaut. Je ne sais plus pourquoi l'escalier du film recelait les indices de la vérité, mais la vérité nue, alors que la voie qui y mène s'est complètement effacée de ma mémoire, était celle-ci : l'homme de l'escalier était l'ami de la femme du défunt et ils étaient tous deux les auteurs du meurtre. Le principe criminel, dont les enfances policées et protégées ne savent presque rien, et surtout pas qu'il menace non seulement de l'extérieur mais aussi de l'intérieur, que les êtres les plus familiers peuvent l'abriter, qu'il est même le ressort de nombre de nos pensées et qu'il est même intimement lié à la notion de vérité à laquelle je tiens tant, pouvait donc régir la formation des couples et leur désagrégation selon la logique de l'association de malfaiteurs suivie du règlement de compte interne. C'était donc de l'*uralt*, du biblique, du tragique grec, et

non de l'actuel que l'écran grisâtre du téléviseur faisait entrer dans les chaumières. L'objet avait été acquis comme un télescope permettant de scruter la vie glorieuse des rois et des reines et il venait me parler du péché originel, d'une terre désertée par l'amour où le rapprochement des êtres et des corps loin de s'effectuer dans cette bulle de silence où Maeterlinck croyait pouvoir réunir deux corps en une âme, est voué à l'*inferno* qu'a si bien décrit un autre auteur du nord. Un ami tunisien me confirme que la modernité technologique s'achemine jusqu'à nous non par la voie royale de la raison mais par le sentier préhistorique du mythe dont il est utile de reconstituer le tracé si nous voulons comprendre qu'elle n'a guère de chance de nous délivrer de quoi que ce soit tant qu'elle transportera avec elle ce que Benjamin appelait l'« angoisse mythique » venue du fond des temps. Cet ami a vu un poste de télé pour la première fois en 1976, soit seize ans après moi, et le poste, avant d'arriver en Tunisie, avait transité par la Libye, qui, malgré les prétentions de son chef à rassembler sous sa houlette le monde arabe dans une nation unie, n'a jamais passé pour le fer de lance de la modernité. Celui qui avait fait l'acquisition du poste se tenait assis à côté et expliquait comment marchait l'engin aux voisins rassemblés pour assister à cette première technologique. Une émission de variétés passait et on y voyait un chanteur arabe. Comme on expliquait à une vieille dame que le chanteur était mort depuis longtemps, elle demanda si c'était la raison pour laquelle il avait le teint jaune. Pour cette dame il allait de soi que l'évocation de cette vie morte à la coloration cireuse ne pouvait être que l'affaire des puissances chtoniennes. Mon arrière-grand-mère, qui était originaire de Fort-de-France, ne pensait pas autrement quand elle avait entendu pour la première fois la radio et qu'elle avait déclaré à sa fille qu'il y avait du diable là-dessous. Ce qui ne l'avait pas empêché, le premier mouvement de rejet passé, de pactiser avec le Diable, comme le font d'ailleurs tous les humains dès qu'ils découvrent le miracle technique, quand elle a demandé le lendemain à entendre de nouveau les chansons de sa jeunesse écoutées la veille. L'insoumission du poste à ses ordres qui d'habitude ne souffraient pas de réplique l'avait fort révoltée.

- 4 Ma toute première expérience télévisuelle avait été en fait d'ordre plutôt théologique que mythologique. Il s'agissait de l'inélection du pape qui devait succéder à Pie XII. C'était chez les Ouvrard, des amis de mes parents qui habitaient dans un appartement donnant sur des voies de chemin de fer ; je pense qu'il s'agissait des voies de la gare de l'Est. Je regarde avec mon frère le nuage de fumée noire sortir de la cheminée pour annoncer aux fidèles que leur pape n'a pas été élu. Il y eut ainsi plusieurs lâchers de fumée noire, le ministre de Dieu sur terre tardait à se faire connaître. Je ne saurais dire si je me suis étonné à l'époque de la rapidité à laquelle les scrutins s'étaient succédé et si j'avais pressenti l'artifice du montage. Peut-être cet accéléré allait-il de soi, habitué que j'étais à d'autres manifestations de vitesse comme les voyages dans la Citroën 11 légère de mes parents. En revanche lorsque je dus aborder les complexités du « récit » cinématographique, celui-ci garda toujours une part d'opacité qui ne se résorba jamais totalement et qui m'a depuis presque entièrement détourné du 7^e art.
- 5 Peut-être est-ce aussi la télévision qui a déposé en moi les germes d'une méfiance à l'égard du roman contemporain qui n'a fait que croître pour se muer au fil des années en dégoût, à un petit nombre d'exceptions près. Un livre à couverture noire et blanche, *Chiens perdus sans collier* de Gilbert Cesbron, se trouvait en compagnie de Frison-Roche et de la *Condition humaine* de Malraux sur le *cosy-corner* de ma chambre – désignée du nom de bureau parce que s'y trouvait le seul bureau de l'appartement, où d'ailleurs personne n'écrivait jamais, seule la table de la cuisine et celle de la salle à manger

servant à cet effet – que j’ai souvent pris dans mes mains, regardé, feuilleté mais que je n’ai jamais lu. L’illustration photographique de la couverture me suffisait. On y voyait des jeunes gens d’une animalité indomptée dont la présence irréfutable n’avait guère de chance d’être renforcée par un récit. Or ce que l’adaptation télévisée me procura brusquement condensée dans l’image d’un portique d’agrès renversé sur un adolescent dont le visage immobile était traversé par une coulée de sang, c’était le contenu réel du livre que je n’avais pas voulu découvrir, par paresse sans doute, mais aussi parce que je craignais qu’il n’y fût pas. Le sacrifice sanglant dont la victime était un jeune homme en disait infiniment plus que le tiède prêchi-prêcha catholicisant de Gilbert Cesbron sur la survivance cruelle du massacre des innocents, sur l’implacable refus des sociétés dites de progrès d’avoir des héritiers, une attitude qui est, comme nous le savons bien par la comédie classique, celle des avarés. Une vraie bonne raison de ne plus lire de romans – sauf les anciens – et, donc, de ne plus en écrire, ce n’est pas qu’on n’y peut dire que des banalités (« La marquise... ») qui blessent l’intelligence (et Dieu sait si chaque nouvelle fournée romanesque la blesse !), mais c’est qu’il n’est plus possible d’y faire coïncider image du monde et vérité.

- 6 Bien entendu la télévision en est encore moins capable que le roman. Dans les pays riches, son rôle-clé dans le dispositif « épicurien » de l’âge capitaliste est de nous faire regarder de près le lointain naufrage des autres, vive incitation à être satisfait de la protection dont nous jouissons « chez nous ». Il s’ensuit chez le téléspectateur cette insensibilité bien connue à la douleur de ses voisins et cette hyperesthésie aux malheurs des inconnus dont Proust a fixé prémonitoirement le type dans le personnage de Françoise dont la pitié ne pouvait s’éveiller qu’au contact d’une réalité médiatisée par les journaux tandis que celle-ci faisait preuve d’une extrême sécheresse de cœur à l’égard de sa camarade domestique malade. Le renversement comique de cette incursion indiscreète dans les guerres, les massacres, les attentats, les famines est l’implosion du poste. Le phénomène est rare mais il est régulièrement attesté par la page « Faits divers » des journaux. Il redonne son aiguillon à la menace mortelle qui pèse en permanence sur l’humanité et qui ne respecte aucun cadre, traverse brutalement l’écran et vient, telle une déferlante, vous cueillir sur la grève au plus intense de votre contemplation d’un lointain naufrage. À moins que le poste, par un autre tour d’ironie, comme dans le finale d’un film de Fassbinder, ait seul résisté à la déflagration par le gaz qui a détruit la maison et continue d’informer, avec une belle assurance, la femme qui a ouvert le robinet du gaz et appuyé sur la détente de l’allumegaz, ainsi que son mari qui l’a involontairement accompagnée dans la mort, du déroulement d’un match de football en rugissant cette nouvelle ambiguë, puisqu’elle fait le bonheur des uns et le malheur des autres : « Tor ! Tor ! » (But ! But !).

RÉSUMÉS

Ce texte fait partie d’un « Bréviaire de la vie chez soi et non loin de chez soi » en cours de rédaction. Les proses courtes qui le constituent tentent de retracer ce réseau d’attaches en quoi se résume le « chez soi ». La notion de « chez soi » peut paraître casanière, étroite, mesquine,

marquée au coin de l'égoïsme bourgeois, on peut lui opposer l'attitude altière et intrépide du nomade, l'errance inventive de ceux qui sont privés de « chez soi ». Mais il y a une autre dimension, plus universelle, du chez soi qui recoupe l'histoire de nos origines et le rapport que nous instaurons avec le lieu. C'est cette configuration que ces textes explorent selon un mode assez libre. On suivra le fil de la mémoire, celui des lectures, le fil qui nous guide, souvent sans que nous en ayons conscience, dans nos incursions réelles ou imaginaires au sein de cet espace intermédiaire entre le chez soi et les destinations rêvées, les fins ultimes. Ces fils tressés, notre main se serre sur eux quand nous rencontrons le danger dans l'espoir qu'ils nous aident à le franchir et nous raccompagnent en lieu sûr.

AUTEUR

JEAN-FRANÇOIS POIRIER

Ecrivain et traducteur. A traduit notamment les *Écrits autobiographiques*, (1990) et *Sur le haschisch* (1993) de Walter Benjamin aux Éditions Bourgois, collection « Détroits ».